

2024



ANS DE LA
LIBÉRATION
DU HAVRE

Discours d'Édouard PHILIPPE Maire du Havre

Cérémonie commémorative
du 12 septembre 2024

Monsieur le Président de la République,
Monsieur le ministre de la Défense,
Mesdames et messieurs les parlementaires,
Mesdames et messieurs les ambassadeurs,
Monsieur le chef d'Etat major des armées,
Mesdames et Messieurs les élus,
Mesdames et Messieurs,

En juin 2004, mon premier fils avait un an. Je le promenais au square Saint-Roch, au Havre, lorsqu'un énorme avion à hélices, une forteresse volante, survola la ville pour traverser l'estuaire et rejoindre les plages du Débarquement, afin d'y célébrer le 60^e anniversaire.

Le bruit de l'avion, formidable, énorme, un vrombissement sinistre, terrorisa mon fils et le fit éclater en sanglots. Une vieille dame assise sur un banc, aussi touchée sans doute par la terreur du fils que par la détresse du père, s'approcha, prévenante et engageante comme le sont souvent les vieilles dames :

- « *Il a peur* », me dit-elle, « *c'est normal. Moi aussi j'ai eu peur...* »

Je comprends que cette dame était là, au Havre, les 5 et 6 septembre 1944, et évidemment je l'interroge pour savoir ce dont elle se souvient. Sa réponse s'est à jamais gravée dans ma mémoire :

« *Quand on ne l'a pas vécu* », me dit-elle, « *on pense que ça vous tombe dessus, un bombardement. Mais, en réalité, ça monte, comme si tout ce qui était enfoui dans la ville et sous la ville remontait depuis les égouts, les fondations et peut-être même les entrailles de la terre... Et quand je suis remontée, moi aussi* », ajouta-t-elle, « *la première chose que j'ai vue, c'est un cheval sans tête qui courait sur les ruines.* »

Il peut arriver, lorsqu'on habite au Havre, que ces réminiscences quasi-apocalyptiques fassent effraction dans nos quotidiens. Car nos mémoires familiales et municipales sont tissées de témoignages qui défieraient l'entendement s'ils ne convergeaient pour décrire l'impensable. Mon grand-père, Charles Philippe, qui avait quitté Le Havre pour soigner sa tuberculose dans un sanatorium, m'a raconté qu'en octobre 1944, lorsqu'il est descendu du train qui le ramenait chez lui, il a vu, depuis la gare, au bout de la rue Jules Lecesne, la mer. Immédiatement, depuis la gare. Et je ne l'aurais pas cru si de nombreux récits n'évoquaient cette vision de la mer qui se dessinait au loin, très loin, derrière un champ de ruines. Du Havre, il ne restait qu'un horizon marin cerclant une ville martyre.

Pendant cinq ans de guerre mondiale, bien des amarres avaient été rompues. Des amarres politiques et militaires, des amarres humanistes et anthropologiques que l'on croyait, à tort, inextirpables parce que nous sommes le pays des Lumières et de la République au coeur d'un continent rompu à la démocratie. La Première Guerre mondiale avait pourtant montré comment l'ordre du monde et des consciences européennes peut sombrer dans l'abîme, à coups de menaces irresponsables et d'engrenages incontrôlés. En 1939, comme à l'été 14, l'effondrement arriva en épilogue d'insensibles dérives. Le chaos ne surgit jamais sans sommations.

Au Havre, comme partout en France, les habitants connurent ainsi les affres qui succédèrent à l'armistice. Celles de la soumission au régime de Vichy et de la collaboration au totalitarisme nazi. Quelques groupes havrais de Résistance – Morpain, Sappey, Andréani ou Sicre... – apportèrent leur contribution glorieuse et parfois suppliciée à la résistance intérieure. Les Havrais assistèrent néanmoins à la spoliation de biens juifs, puis à la déportation de 110 hommes et femmes de confession juive, à commencer par celle du maire, Léon Meyer, qui fut démis de ses fonctions par le statut des juifs après 22 ans de mandat. Contraints ou volontaires, des milliers de Havrais travaillèrent aussi pour l'armée ou pour des entreprises allemandes afin de transformer la ville en forteresse. Car Le Havre occupait une position éminemment stratégique que les Allemands s'efforcèrent de rendre imprenable.

A l'aube du 6 juin 1944, depuis la ville haute, les habitants avaient vu, au loin, le rougeoiement des combats. De l'autre côté de l'eau, les allées débarquaient. Sur les plages d'abord, puis dans le bocage, puis dans les villes, la bataille de Normandie permettait la progression des alliés. Le Havre était contourné mais bientôt Paris était libéré. Le 25 août, le général de Gaulle descendait les Champs-Élysées. Mais en septembre, alors que les troupes alliées poursuivent leur avancée vers l'est et le nord du pays, Le Havre est toujours imprenable. Le

colonel Wildermuth a reçu d'Hitler l'ordre de défendre la ville jusqu'au dernier homme. Face à la résistance de cet ultime camp retranché, les Alliés s'impatientent. Le 5 septembre, une garnison de 11 000 soldats allemands tient toujours la place. Certains civils ont commencé à être évacués mais la plupart préfèrent attendre en nourrissant l'espoir d'une libération à la parisienne, dans l'euphorie populaire et glorieuse d'assister, enfin, au départ des envahisseurs.

La délivrance viendra, au sens le plus douloureux qui soit. Du 5 au 11 septembre 1944, les Alliés larguent plus de bombes sur Le Havre qu'il n'en était tombé sur Londres pendant le Blitz. Dans leurs abris, les habitants perçoivent les déflagrations qui se succèdent en « *un temps arythmique, étranger aux horloges humaines* », écrit Maylis de Kerangal dans son dernier livre, *Jour de rессac*. Attisés par le vent, des incendies se répandent dans la ville et des centaines de civils meurent asphyxiés dans les sous-sols et les abris parfois inachevés, comme dans ce tunnel Jenner devenu un des symboles du désastre. En tout, 1536 personnes périssent sous les bombes explosives ou incendiaires que larguent les avions de la Royal Air Force. 517 sont portées disparues. Des cimetières provisoires sont installés, notamment dans ce square Saint-Roch où les Havraises et les Havrais promènent aujourd'hui leurs enfants.

Le 12 septembre 1944, un autre calvaire commence pour les survivants : 80 000 Havrais se retrouvent sans abri et souvent sans travail, contraints de s'entasser dans des baraquements provisoires. Le port a perdu 85% de ses installations. La ville est presque anéantie.

Sous les décombres gisent des vies et une identité urbaine quatre fois centenaire. Au terme d'une guerre totale, qui endeuilla pour jamais l'Europe, cette libération entache la joie de la victoire en y mêlant toute l'amertume d'un traumatisme collectif.

Pendant longtemps, à la tragédie des bombardements se sont ajoutés, pour les Havraises et les Havrais, les drames de l'incompréhension et de l'indifférence.

L'incompréhension face à ce surcroît inutile et fratricide de souffrances. En septembre 1944, les Alliés voulaient en finir.

L'« opération Astonia », programmée par le lieutenant-général John Crocker, devait accélérer le renfort des troupes grâce à la reconquête d'un grand port en eau profonde. Tout cela justifiait-il l'acharnement sur des cibles civiles ? Les 5 et 6 septembre, seul le centre-ville, qui ne présentait aucun intérêt stratégique, fut visé par les bombes. Il fallut attendre le 10 septembre pour que la RAF cible les fortifications où se retranchaient les Allemands. La stratégie du « *carpet bombing* », ce bombardement d'oblitération qui avait déjà repoussé les limites

de l'horreur à Guernica, reste en partie incompréhensible – si ce n'est par ces amarres politiques et militaires, humanistes et anthropologiques qui avaient été rompues par cinq années de guerre.

Pour les Havraises et les Havrais, une autre blessure s'aviva également dans l'indifférence, ou du moins le silence, que suscitait cette tragédie. Comment formuler ce paradoxe, qu'un paroxysme de malheur nous arrivait avec la plus grande joie, puisque ceux qui nous détruisaient nous libéraient par la même occasion ? Pendant des décennies, une forme de déficit mémoriel amputa la reconnaissance historique qui s'imposait. Depuis une dizaine d'années, l'intérêt pour les victimes civiles a toutefois replacé Le Havre au coeur de notre histoire mondiale. Des historiens français ou britanniques ont relancé le processus mémoriel. Aujourd'hui, la libération du Havre est reconnue comme la clôture tragique de la Bataille de la Normandie et je vous remercie, Monsieur le Président de la République, vous dont je sais combien vous aimez cette ville, son architecture et ses lumières, je vous remercie sincèrement d'honorer, par votre présence, cette cérémonie, en manifestant l'importance que la Nation accorde désormais à cet événement.

Le 7 octobre 1944, un mois après les bombardements et la libération, le général de Gaulle est au Havre, au milieu des ruines et de la foule. Il salue la ville d'une de ses formules qui marqua les esprits de générations de Havrais : « *Au Havre, blessé pour la France mais vivant ! Et qui sera grand !* »

Et de fait, Le Havre s'est relevé pour renaître de ses cendres. Pendant des décennies, la ville fut un gigantesque chantier. Peut-être certains se demandent-ils d'ailleurs pourquoi les Havrais, dans leur immense majorité, sont restés, dans des conditions effroyablement difficiles, sur ces lieux de sinistre et de désolation.

Et pour comprendre ce sentiment à la fois puissant et indestructible qui unit des habitants à leur ville, je crois que le plus beau passage de toute la littérature est cet extrait de *Guerre et Paix* dans lequel Tolstoï décrit Moscou brûlé, Moscou détruit, Moscou pillé par les armées napoléoniennes, mais où reviennent pourtant les habitants sitôt que les envahisseurs ont déserté les ruines :

« *de même qu'en observant les fourmis éparpillées autour de la fourmilière démolie, bien que celle-ci soit totalement détruite, il est évident d'après l'opiniâtreté, l'énergie et les innombrables insectes affairés, que tout a été détruit hormis quelque chose d'indestructible, d'immatériel, en quoi réside toute la force de la fourmilière ; de même Moscou, bien qu'il n'y eut plus ni autorités, ni églises, ni objets de culte, ni richesse, ni maisons, demeurait néanmoins la même Moscou qu'en août.* »

Le 12 septembre 1944, il ne restait quasiment rien du Havre de Grâce, cette ville de la Renaissance fondée par François I^{er} en 1517, si ce n'est « *quelque chose d'immatériel, mais de puissant et d'indestructible* », qui s'appelle Le Havre. Les Havraises et les Havrais sont restés parce que c'était leur ville, même détruite, c'était leur sol et leurs vibrations vitales qu'ils reconnaissaient, c'était l'air qu'ils voulaient respirer, même s'il était irrespirable après les derniers incendies, c'était leur sève intime et leur horizon partagé. Leur ville détruite existait encore, comme un espoir ou comme une certitude qu'elle renaîtrait de leur force de travail, de leur rage et de leur patience. Et ces vertus havraises, qui sont peut-être celles des marins quand le temps est mauvais, ont libéré la ville, une nouvelle fois, de ce passé maudit.

Aujourd'hui, la ville a retrouvé sa fierté et son plein élan. L'audace architecturale d'Auguste Perret, après avoir surpris et parfois divisé, nous a valu l'inscription de notre centre urbain au patrimoine mondial de l'Unesco, en 2005. Le regard que nous posons sur la ville, la manière de l'habiter et de l'aimer, se sont transformés.

Alors au Havre, comme partout ailleurs, Mesdames et Messieurs, il faut écouter les vieilles dames et lire Tolstoï. Comme me le disait cette Havraise du square Saint-Roch, les bombardements continuent de monter jusqu'à nous parce que notre passé n'en finit pas de nous mettre en garde. Et puisque Tolstoï a, lui aussi, souvent raison, continuons à chérir plus que tout ce « *quelque chose d'immatériel, mais de puissant et d'indestructible* » qui s'appelle la France.

Continuons à chérir ce « *quelque chose d'immatériel, mais de puissant et d'indestructible* » qui s'appelle l'Europe. Nous savons bien malheureusement qu'il ne manquera jamais d'hommes et de femmes pour s'attaquer à leurs fondations mais l'histoire nous apprend, au Havre, qu'il n'en manquera jamais non plus pour les relever et pour révéler à nouveau leur grandeur !